



La promesse sauvage

Et si les animaux détenaient
la clé de notre avenir ?

Stéphanie Ruiz
roman

Stéphanie Ruiz

La Promesse sauvage

Et si les animaux détenaient la clé de notre avenir ?

© Stéphanie Ruiz, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9356-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À vous qui cherchez un sens, un souffle, un signe...

J'ai écrit ce livre avec ce que j'ai de plus fragile et de plus vrai.

Des silences, des élans, des rencontres...

et une immense tendresse pour le vivant.

Les animaux m'ont guidée, touchée, transformée.

Ils m'ont parlé d'amour – de celui qu'on oublie parfois,

mais qui répare tout quand on le reconnaît.

Ce roman est né d'une écoute, d'une urgence, d'un espoir.

S'il touche un seul cœur, alors il aura trouvé sa place.

Belle lecture.

Stéphanie Ruiz

Chapitre 1

Les fractures invisibles

« Il y a des jours, des mois, des années interminables où il ne se passe presque rien. Il y a des minutes et des secondes qui contiennent tout un monde. »

Jean D'Ormesson.

Cette phrase résonne terriblement en moi alors que Franck frôle ma main. Son sourire, rare et léger, n'en est pas moins lumineux. Cet homme... Je l'ai aimé autrefois, dans une brève mais intense liaison. À l'époque, il était tout ce qui m'attirait et me dérangeait : une fausse désinvolture, une sensibilité masquée, une brutalité dans les mots qui dissimulait une pudeur profonde. Et voilà que le destin, joueur ou cruel, le remet sur mon chemin. Il est là, assis à côté de moi, dans cet avion.

Février 2024 – Trois mois plus tôt

Je referme mon ordinateur dans un claquement sec. Le bruit résonne étrangement dans le silence de l'appartement parisien où je vis avec Marc. Cet écho, à peine perceptible, amplifie mes pensées.

Depuis des mois, je fonctionne en pilote automatique. Chaque journée est une copie de la précédente, une succession de gestes mécaniques, de paroles convenues. Une routine qui me vide un peu plus à chaque instant.

Je sais que je frôle le burn-out. Ce n'est plus une crainte lointaine, c'est une ombre bien réelle, tapie au coin de mon esprit. Mais je refuse d'y céder, m'accrochant à l'idée que j'ai tout pour être heureuse.

J'occupe un poste prestigieux de responsable des Relations Publiques chez Eterna Paris, une marque emblématique du luxe à la française, spécialisée dans le cosmétique haut de gamme. Je suis le visage externe de l'entreprise, gère son image, coordonne les lancements de produits et supervise les campagnes.

Les bureaux sont situés dans un immeuble chic du 8^e arrondissement,

lumineux, parés d'œuvres contemporaines, avec une vue splendide sur les toits de Paris.

Pourtant, chaque matin, une question me ronge : comment ai-je pu m'égarer à ce point ? Je rêvais d'être artiste, de vivre au milieu de la nature, entourée d'animaux. J'ai cédé à la pression sociale, sacrifiant ma sensibilité sur l'autel de la performance. Mon besoin maladif de validation me pousse à me surpasser, toujours. Mais derrière mon sourire, il y a le vide. Comment apprendre à ralentir ?

Je pense qu'il arrive à tout le monde à certains moments de ne pas se sentir à sa place. C'est difficile de mettre un mot sur cette sensation. Moi, je ne veux plus courir. Ni après le temps, ni après les autres, ni après toutes ces obligations qui m'éloignent de moi-même.

J'aspire à ralentir. À remettre un peu d'ordre dans mes pensées, dans ma vie, dans mon cœur. Mais comment s'offrir ce silence, dans un monde qui hurle sans cesse ?

Et puis, il y a Marc. Mon compagnon depuis 7 ans. Nous avons tous deux franchi la barre des quarante ans cette année. Il poursuit une carrière brillante dans la diplomatie, mais entre nous tout semble s'effriter.

Notre dernière dispute concernait nos vacances. Il veut partir au Maroc avec un couple d'amis que je ne supporte pas. « *Je possède, donc je suis* » pourrait être leur slogan. J'ai refusé. Il insiste, intransigeant comme à son habitude. Depuis quelques mois, tout est prétexte à confrontation entre nous.

L'année dernière, nous avons passé une semaine aux îles Amorgos, en Grèce. Cet endroit enchanteur, où Luc Besson a tourné les premières scènes du *Grand bleu*.

Le village semblait figé, comme un tableau vivant. Ses ruelles étroites et sinueuses, pavées de pierres usées par les siècles, s'enlaçaient dans un dédale charmant, bordées de maisons blanches étincelantes sous le soleil. Les murs immaculés étaient parsemés de volets d'un bleu vif, parfois écaillés, qui semblaient refléter l'âme de la mer toute proche.

Des bougainvilliers éclatants, roses, pourpres, grimpaient en cascades le long des façades, offrant des éclats de couleurs vives à chaque détour. À chaque pas, on sentait un parfum subtil de jasmin et de figuiers, porté par une brise légère de

la mer Égée.

Le bleu profond de l'eau entourait l'île, hypnotique et infini, comme une promesse de sérénité.

Mais même dans ce décor paradisiaque, nous n'avons pas réussi à nous accorder. Lui voulait se reposer, moi explorer chaque recoin de l'île.

Rien n'est simple entre nous, mais je m'efforce toujours de faire des compromis, parce que je sais qu'il m'aime... à sa manière. Mais l'amour est vulnérable, car il a constamment besoin de soins et d'attentions pour grandir. Oui, l'amour a besoin d'être nourri.

Je comprends que ces prochaines vacances au Maroc ne seraient que compromis pour moi. Je suis lasse de cela.

Quelques jours auparavant, j'avais visionné une conférence de l'écrivain et philosophe Fabrice Midal qui disait : dans un couple, il y a une loi fondamentale. Est-ce que je veux construire le couple ou avoir raison ? L'un ne fonctionne pas avec l'autre. Si on veut avoir raison, on rate son couple. Mais si l'on veut dire ce qui nous importe, ce qui nous blesse, ce qui pose problème, là, on construit et la dispute devient bénéfique.

Ce soir-là, une pensée, douce et terrifiante à la fois s'immisce en moi : *et si je partais ?*

Tout quitter. Le travail. Marc. Cette vie qui n'est plus la mienne.

Je ne cherche pas l'extraordinaire, mais à transformer l'ordinaire en quelque chose de vivant.

Je balaie rapidement l'idée, la qualifiant d'irréaliste, presque ridicule. On ne quitte pas tout sur un coup de tête. Ce serait une fuite. Une faiblesse. Et puis... je ne veux pas reproduire le schéma de ma mère...

Je prends une vieille photo sur ma table de chevet. Mes parents, jeunes et insouciantes. Avant ma naissance. C'est difficile d'imaginer que cette femme, souriante, a un jour choisi de tout abandonner.

Ma mère a disparu quand j'avais huit ans. Mon père a tenté de m'expliquer, avec des mots maladroits, qu'elle avait sombré dans une dépression après la perte d'un bébé. Elle a disparu sans laisser de traces. Pas de lettres, pas d'appels.

Rien. Je ne sais rien de plus.

Pourtant, pour se construire, un enfant a besoin d'un socle solide, de connaissances de sa propre histoire. Mais à chaque fois que je posais des questions à mon père, il esquivait.

Avant de partir, elle avait laissé un objet. Elle le tenait de mon grand-père maternel. Deux bouts de carton de la taille d'une carte de visite, enveloppés dans du scotch marron et refermant un objet mystère.

Insignifiant pour les uns, moi depuis petite, je l'avais donc investi de pouvoirs de protection extraordinaires. Je n'ai jamais osé l'ouvrir, découvrir ce qu'il refermait, préférant garder cette mémoire masquée.

Cet objet, banal, en apparence, est devenu un talisman précieux sans lequel je ne sors jamais, encore aujourd'hui.

Un lien fragile avec ma mère...

Mon père m'a élevée seul, à Lyon.

Cet homme tendre, aimant les animaux, était directeur d'une compagnie d'assurances. Son bureau était dans l'immeuble des Galeries Lafayette dans le 2^e arrondissement de Lyon, en plein centre-ville.

Le samedi matin, les bureaux fermés, il m'amenait avec lui. Ce que j'ai pu adorer ces moments ! Et le rituel du samedi soir c'était : petits canapés, olives, saucissons que nous avons achetés auparavant aux Halles de Lyon, sans oublier le fameux Saint-Marcellin de la Mère Richard, qui reste encore aujourd'hui mon péché mignon. Et surtout j'avais droit à une gorgée de champagne... C'était une autre époque.

Et le dimanche, nous partions avec notre chien But, un cocker marron, dans la campagne environnante.

Mon père travaillait beaucoup. Heureusement l'école me plaisait et j'adorais lire en l'attendant à la maison. J'étais précoce dans l'apprentissage de la lecture, je me disais que c'est parce que j'étais gauchère. Quelle drôle de pensée qu'un enfant peut avoir ! D'être gauchère dans un monde de droitiers n'a pas forcément favorisé certains développements.

Mon écriture est toujours catastrophique.

Quand je faisais de la danse classique, mon pied gauche avait toujours tendance à aller avant le droit.

Et pourtant, j'aimais le fait de faire partie d'une minorité : les gauchers. Car n'est-ce pas important de mettre en valeur les différences ?

Désormais à la retraite, mon père s'est installé à Hyères dans le Var. Il vit dans une petite maison près de l'Almanarre, envahie de verdure, refuge pour les animaux blessés. Il recueille tous les éclopés de la vie : des chiens errants, des oiseaux blessés... Il m'a transmis cet amour inconditionnel pour les êtres vivants, cette idée que chaque vie mérite d'être soignée, protégée.

Je pense à lui, à cette maison, à l'Almanarre. Et si... ?

Mais je secoue la tête, chassant cette pensée. Non, ce n'est pas réaliste. Allez, demain, une grosse réunion m'attend à Londres. *Eterna Paris* lance une nouvelle crème anti-âge bio révolutionnaire et je dois en discuter avec notre bureau de Londres.

Notre projet de communication, autour de l'image éthique et durable de l'entreprise, semble controversé par des informations reçues. La production de certains ingrédients reposerait sur des pratiques peu respectueuses des travailleurs. Il faut absolument vérifier ces informations avant tout lancement afin de ne répondre à aucune polémique par la suite. J'espère surtout que ces informations ne sont pas réelles, car il est évident que je refuserais de mentir...

Mon Eurostar part à dix heures, et je dois me lever tôt.

Pour apaiser mon esprit, j'allume une playlist de fréquences cérébrales, de 432 Hz, celles que j'écoute souvent pour m'endormir. Je ferme les yeux, mais le sommeil ne vient pas tout de suite. Il y a ce poids sur ma poitrine, cette sensation inexplicable que tout peut, pourrait, s'écrouler bientôt.

Le lendemain matin, me voilà dans l'Eurostar. Je suis installée en première classe, un privilège que mon poste m'accorde, mais dont je ne profite que rarement. La cabine est élégante et discrète, baignée d'une lumière tamisée. Les sièges, larges et recouverts de velours bleu nuit, sont aussi confortables que des fauteuils de salon. Devant moi, une petite tablette en bois clair supporte mon

café brûlant, dégageant un arôme réconfortant.

Je porte une tenue sobre mais soignée, adaptée à une journée de travail à Londres : un chemisier blanc en soie à col lavallière, glissé sous un blazer noir cintré, et un pantalon-cigarette assorti. À mes pieds, des escarpins en cuir verni noirs complètent l'ensemble, tout en me rappelant que le confort passerait au second plan pour cette journée chargée.

J'ai aussi une petite valise en prévision de la nuit d'hôtel, car indéniablement cette réunion finirait tard.

Autour de moi, l'atmosphère est studieuse. Les autres passagers, majoritairement en costume ou tailleur, sont plongés dans leurs ordinateurs portables, leurs tablettes ou leurs documents. Les légers cliquetis des claviers et le murmure feutré des conversations en anglais et en français forment une bande-son discrète, presque apaisante.

Je lève les yeux vers la grande vitre qui encadre ma place, offrant une vue sur le paysage qui défile rapidement, d'abord urbain et morne, puis de plus en plus verdoyant à mesure que nous nous éloignons de Paris. Les champs, parfois ponctués de villages pittoresques, glissent comme un tableau vivant.

Je prends une gorgée de mon café. Il est juste à la bonne température, réchauffant mes mains et, d'une certaine manière, mon esprit.

Je tente de me concentrer sur mon ordinateur, ouvert devant moi. Les documents du projet sont bien organisés, mais les mots semblent flous, comme si mon esprit refusait de se poser. Et si ce n'était pas seulement ce projet, mais tout cet univers, cet équilibre instable entre éthique et profit, qui commençait à se fissurer, à s'effondrer...

Je pose ma tasse et regarde par la fenêtre, laissant mon esprit vagabonder. Les paysages, eux, semblent paisibles, immuables. Et pourtant, une part de moi ne peut s'empêcher de penser que même sous cette surface tranquille, quelque chose se prépare.

D'un coup, je me remémore ce rêve bizarre cette nuit. J'étais au milieu d'un souterrain, assez sombre, calme, avec cette impression de fusionner avec l'humanité et de ressentir mon corps vibrer à une vitesse impressionnante. Je me suis réveillée en ressentant presque la réalité de cette vibration sur mon corps.